

Médiathèque Valais St-Maurice

Jeudi 15 mars 2012

12.30-13.30



Janine Massard

Janine Massard naît en 1939 à Rolle. Vie précaire, dans un milieu ouvrier, protestant, sévère.

Elle aurait souhaité faire des études mais il faut gagner sa vie. Elle entreprend donc une formation d'éducatrice. Le Gymnase du soir, une maturité, un début d'études universitaires, le mariage, deux maternités et...c'est la rencontre avec l'écriture.

« J'ai grandi avec le sentiment d'être une réprouvée dans un milieu familial protestant, huguenot et hostile aux catholiques.

Malgré des études, malgré le changement de camp, cette première exclusion a fait de moi une marginale, mais elle a nourri la première partie de mon œuvre en tout cas. Maintenant, je ne suis pas encore sortie des turbulences de deux grands deuils rapprochés, c'est une autre expérience de vie que je fais. Dans le paysage littéraire de la Suisse romande, on me considère comme une personne atypique. Je ne suis ni d'un bord ni de l'autre, la langue française est ma langue maternelle mais qui me lit en dehors de la Suisse romande? L'ironie et la critique sociale me portent. »

Son œuvre, en partie autobiographique, est « tissée » d'une part par une forte réflexion sociale, le monde tel qu'il a évolué sous ses yeux et ceux de sa génération, d'autre part, par les grandes questions existentielles, la souffrance, la vie, la mort, et toutes les raisons qui nous empêchent de vivre, nous consomment à petit feu ...

Parmi ses ouvrages, 1985, *La Petite Monnaie des jours*, raconte sa jeunesse dans le milieu ouvrier de l'après-guerre. 1990, *Terre noire d'usine* reconstitue la réalité des paysans du Jura industriel. 1992, *Trois mariages* décortique cette institution à travers plusieurs générations. 1997, *Ce qui reste de Katarina*, Prix Bibliomedia Suisse 1998, fait le point sur la vie d'une jeune allemande, née en 1918, manipulée par sa mère. 2001, *Comme si je n'avais pas traversé l'été*, Prix Edouard Rod. 2005, *Le Jardin face à la France* raconte le quotidien d'une petite ville suisse, Rolle, durant la dernière guerre mondiale. 2008, *l'Héritage allemand*. 2010, *Childéric et Cathy sont dans un bateau*.

La petite monnaie des jours, 1985

Trois femmes, trois Parques, dans un appartement surveillent par la fenêtre, enregistrent ce qui se déroule et le progrès qui gagne du terrain et transforme les mentalités et commentent ...

« Rien ne leur échappait : ni la longueur, ni l'arrondi, ni le plissé, ni les volants d'une jupe, ni la couleur, ni la forme d'un sac, ni l'âge de la dame portant dentelle, ni sa piété, ni son inconduite, ni la sobriété, ni l'alcoolisme, ni le vice, ni la vertu, ni la naissance, ni la mort : prises entre les deux extrémités de la vie, elles trônaient à

leurs fenêtres de chaque côté de la rue, omniscientes, omniprésentes, veillant sur chacun, le chignon serré, dévidant des rubans de paroles qui reliaient le passé au futur. » (p. 14)

et c'est une partie de la Suisse et de son passé qui revit.

« Elles commentaient longuement la manière dont leur mère avait pétri la pâte à pain ou confectionné des tartes aux pommes et ne savaient plus rien de leur personnalité, sinon qu'elle avait été une sainte morte en bénissant de Seigneur de ses bienfaits...Mais alors qui se souviendrait de ses luttes quotidiennes et sans gloire pour l'accomplissement d'un devoir sacré, au-dessus de son entendement ? Qui dirait cette tâche aride, austère, de n'avoir été là que pour perpétuer la vie ? Qui peindrait ses mains élargies et usées par les lessives et par l'entretien du feu ? Qui verrait son regard fixé sur un au-delà plus doux ? Qui s'arrêterait un instant devant son humble logis pour s'émerveiller de tout ce qui se trouvait là, acquis au pris de mille sacrifices ? Qui dirait un jour : sans elle, la vie, ma vie, serait-elle parvenue jusqu'à moi ? » (p. 57)

Jennifer écoute et recueille le fil de leurs mots mais conserve –et espère– sa propre vision de la vie, bien différente de celle qu'elle endure...

« Il y a des gens qui veulent arriver dans la vie. C'est beau l'ambition, tout de même ! Ces paroles, sifflant à mes oreilles, avaient pénétré en moi à la manière d'une balle de fusil : je me découvrais appartenant à une famille sans idéal, ni ambition, ni économies, sans rien pour susciter son admiration. » (p. 33)

Terre noire d'usine, paysan-ouvrier dans le Nord vaudois au XXe siècle, 1990

« Les contacts que j'ai eu avec de nombreux lecteurs m'ont persuadée qu'il manquait, à l'édition romande, un livre racontant sans fioritures les conditions de vie de personnes nées au début du XXe siècle dans un pays profondément agricole et qui, parvenues à l'autre bout de ce siècle, ont assisté à des transformations profondes: les champs de betteraves ou de pommes de terre, autrefois cultivés avec tant de peine, se sont couverts d'habitations, petits locatifs, maisons mitoyennes, villas; la paysannerie, qui était un gros pourvoyeur d'emplois jusque dans les années cinquante, s'amenuise dangereusement, la société ne produit plus que des cols bleus et des blancs. Cela donne Terre noire d'usine, un documentaire pour lequel je me suis livrée à un certain nombre de recherches et interviews de personnes. »

Ce qui reste de Katharina, 1997

L'héroïne est allemande, née en 1918...Elle quitte l'Allemagne à 18 ans et, après son collège en Suisse, est engagé chez le Docteur Gondebroek pour garder les enfants...A la mort de son épouse le docteur demande sa main à Katarina. Années difficiles durant lesquelles Katarina se sent prise en otage par sa mère, les enfants de son époux, la peur qui l'empêche de vivre *« Dans le fond, constate-t-elle, il lui a manqué l'amour, un grand amour rayonnant qui lui aurait fait accepter tous les gestes répétitifs d'une vie de femme restée à la maison, un amour qui l'aurait aidée à comprendre que tout se dissout avec le temps et que seuls les sentiments lui survivent... » (p. 219)*

« Ce soir, maintenant, elle sent qu'elle devrait raconter sa vie. Pourquoi ? Pour qui ? Pour que ses petits-enfants sachent qu'elle n'a pas toujours été cette vieille bonne femme geignarde comme elle a dû leur paraître folle parfois ! - mais qu'elle a une histoire. Une histoire qui en vaut une autre et que c'est là sa vie. » (p. 226)

Comme si je n'avais pas traversé l'été, 2001

« Comme si je n'avais pas traversé l'été est un roman écrit à partir d'une tragédie que j'ai dû apprendre à vivre, au jour le jour, pendant plusieurs années. Je me croyais, comme beaucoup de quinquagénaires, à l'abri de toutes les mauvaises surprises lorsque j'ai été contrainte à un séjour inhabituel près de la mort: ma fille aînée, atteinte d'un cancer, commençait une chimiothérapie au moment où mon père mourait. C'était en été. L'année suivante, à la même époque, mon mari s'en allait d'un cancer foudroyant tandis que les médecins me confirmaient que celui de ma fille n'offrait que très peu de chances à terme (en réalité, ils la savaient déjà condamnée). J'étais ainsi engagée dans un tourbillon de mort, à guetter un éventuel miracle - dont la nature est avare. Le temps du deuil se transformait en attente pour ma fille, qui allait passer d'opérations en nouvelles chimiothérapies. Chaque traitement me condamnait à l'espoir, en même temps que grondait la révolte de voir toutes les violences faites à ce corps juvénile, et cela jusqu'à la mort.

Le tissu de ma vie s'étant ainsi défait, j'ai éprouvé le besoin d'écrire un roman à la troisième personne, pour dire ces choses terribles et peu crédibles, en même temps, apprises sur le tas. J'avais besoin d'un personnage, comme intermédiaire entre la destinée qui me frappait et moi. Je lui ai donné le nom d'Alia (du latin "de l'autre côté"). Des passages, écrits sur le vif, prenaient une autre allure grâce à ce stratagème, alors j'ai confié à Alia la responsabilité de garder une distance entre l'indicible et moi, elle seule pouvait restituer l'histoire sans la faire tomber dans le mélodrame, tout en me permettant de voir la situation avec une certaine ironie.

J'ai voulu dire, avec simplicité, le tragique et la douleur de la perte et de la mort. »
Janine Massard

Le Jardin face à la France, 2005

1943 : sur l'autre rive, c'est la guerre. Janine Massard raconte la vie quotidienne d'une petite ville suisse tranquille, Rolle. La guerre est tout près, de « l'autre côté du lac ».

Au milieu de l'Europe occupée, le jardin au cœur des vignes, cerné au sud par la voie ferrée, un chemin de terre à l'ouest, un champ de blé à l'est et en face, de l'autre côté du lac Léman, la France mystérieuse. Jardin au centre duquel se dresse, tel l'arbre de la connaissance, le cerisier, sur une branche duquel apparaît parfois, de manière incompréhensible, Madeleine, dans la robe blanche qui fut son linceul, et entouré d'une mare et du creux matriciel sous la glycine...

« J'avais quatre ans. Du monde, je ne connaissais que ce jardin, les visages autour de moi, le champ de blé, le ruisseau qui longeait le chemin, la voie ferrée au bas du jardin, au-delà, d'autres vignes encore et, à leur pied, le lac que je voyais vivre dans toutes les phases de ses transformations. La gravité du monde, je la situais : elle commençait sur la rive d'en face. J'étais analphabète, comme beaucoup d'enfants de mon âge, mais je connaissais ce mot : la guerre. » (p. 15)

Personnage central dans la vie de l'enfant, le grand-père huguenot réfugié en Suisse après la révocation de l'Edit de Nantes. Il apprend à lire à sa petite fille, lui ouvre les yeux lui racontant des histoires bibliques et historiques surtout, sur les désastres du monde, tout en l'accueillant dans ce jardin face à la France, qui restera un souvenir merveilleux dans l'esprit d'une petite fille de 4 ans, Gisèle.

« C'est alors que la lumière de grand-père, qui s'était évanouie dans une nébuleuse, m'est revenue. Tant d'années après, il était là, avec son sourire et ses yeux d'un bleu si clair, je sautais sur ses genoux, adada-adada-sur les g'noux de papa... Il est arrivé

à une époque de ma vie traversée de morts et de drames. Et de l'ombre où je le percevais, il veillait sur moi. Je sentais même une légère pression sur mon épaule gauche. Cherchait-il une nouvelle vie ou contrôlait-il ce que j'écrivais ? Les voix de la narration sont pleines de surprises, et celle d'un mort se rappelant à la mémoire des vivants n'est pas à négliger. Grand-père avait l'avantage de s'exprimer clairement, contrairement à cet autre personnage, surgi dans ma tête, chuintant et gargouillant des propos inaudibles. J'avais beau me débattre, affirmer que je ne comprenais rien, il a squatté mes circonvolutions pendant quelques semaines avant de repartir, en quête d'une autre narratrice. » (p. 136)

L'Héritage allemand, « surgi avec une violence incroyable », 2008

Saga familiale perçue comme une mosaïque de vies –trois générations- construite tout au long de trois-quarts de siècles et qui raconte les séquelles d'un secret de famille lié au passé nazi d'*Heinrich Honorius*.

Heinrich a quinze ans, quand il est happé par les *Jeunesses hitlériennes*, puis par la SS, qui l'envoie sur le front de l'Est, en Ukraine. Il revient pourtant et quoique, handicapé, se réinsère dans la vie civile ; comptable, il mène alors jusqu'à son décès la vie ordinaire et respectable de la plupart des Allemands de sa génération, participant comme eux à ce qu'à l'époque on a appelé le « miracle économique allemand ».

Après sa mort, plusieurs de ses proches, décèdent de maladies lourdes ou sont victimes d'affections graves. Dès lors une question comme une obsession : une malédiction pèserait-elle sur cette famille ?

« Sans les événements qui se sont succédé une bonne vingtaine d'années après son trépas, Heinrich Honorius aurait erré dans les consciences des vivants puis serait tombé en déshérence, à l'extinction de sa descendance. » (p. 9)

Heide, sa sœur et Léa, sa nièce par alliance, frappées toutes deux par la maladie et la mort de leurs proches, s'interrogent : Malédiction familiale, loi des séries ? Peut-on raisonnablement rendre l'oncle HaHa responsable de ce malheur à répétition ?

Geneviève Erard